

Pour tout résoudre, cliquez ici d'Evgeny Morozov

Pierre Popovic

Numéro 254, automne 2015

La galaxie cybernétique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79880ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Popovic, P. (2015). *Pour tout résoudre, cliquez ici d'Evgeny Morozov*. *Spirale*, (254), 59–61.

L'IDÉOLOGIE (CIRCONSTANCIELLE DU) NUMÉRIQUE

PAR PIERRE POPOVIC

POUR TOUT RÉSOUDRE, CLIQUEZ ICI

d'Evgeny Morozov

Traduit de l'anglais par Marie-Caroline Braud

FYP Éditions, 352 p.

Il a tellement de prise et d'emprise sur la vie contemporaine que l'heure n'est plus à se demander s'il faut être pour ou contre le numérique à la façon dont Ernest l'inventeur et Oncle Vania, variantes préhistoriques de l'ancien et du moderne, se demandaient s'il était bon ou non de descendre des arbres et d'affronter les animaux sauvages de la plaine dans *Pourquoi j'ai mangé mon père* de Roy Lewis. Mais si tel est le cas, l'heure est par contre venue d'évaluer ce que le numérique a donné par rapport aux promesses dont il était porteur sur ses fonds baptismaux il y a quelque soixante et quarante ans (1950, essais fondateurs de Norbert Wiener ; 1976, fondation d'Apple). À n'en pas douter, nombre de réussites furent marquantes et décisives (transports, vie pratique, médecine, recherche scientifique, échanges internationaux), mais des déceptions apparurent dès le milieu des années 1990 et se multiplièrent. Le cinéma récent s'en est fait l'écho et le succès de films aussi différents que *Avatar* (2011) de Atsushi Wada, *Her* (2013) de Spike Jonze, *Transcendance* (2014) de Wally Pfister et *Citizenfour* (2014) de Laura Poitras témoigne d'une inquiétude sans cesse grandissante. Les indices sont suffisamment nombreux et parlants : il existe bel et bien telle chose qu'une *question numérique*, dont les aspects et les aspérités se distribuent sur tous les tableaux du vivre ensemble – culture, société, politique, éducation, société,

économie, intégrité et droits de la personne, libertés civiles. Les dangers seraient qu'une telle question demeure vague et en suspens, auquel cas elle n'aura pour réponse que des réactions irrationnelles ; qu'elle se limite à des débats abstraits entre spécialistes, auquel cas les incidences concrètes sur la vie des gens – incidences sociales, politiques, culturelles, affectives – passeront comme d'habitude par la fenêtre ; qu'elle ne soit posée qu'à l'intérieur des schèmes mentaux de la scène technologique, auquel cas il ne sera jamais question ni du sens des actes posés ni des mécanismes de pouvoir qui, en amont ou en aval, déterminent la nature, les formes et les conséquences de ses pratiques. L'essai auquel ce qui suit tente de rendre justice évite ces écueils et relève d'une veine critique qui, toute légitime qu'elle soit (il y va de l'avenir commun), a fort à faire pour exister tant face à l'optimisme leibnitzien qui associe la connectivité générale à la démocratie, à l'amour du prochain, au bonheur universel et à l'immortalité libre et gratuite que face au marketing performant produit sans discontinuité par les compagnies et les institutions qui la gèrent.

La fabrication de l'éternel client

Pour tout résoudre, cliquez ici aborde frontalement les problèmes du contrôle des individus, de la commercialisation des consciences, de l'imposition de nouvelles contraintes sociales, de l'arbitraire des gestions économiques, de la systémativité des pratiques de marketing, des diffusions de propagande politique, de la transformation chaque jour recommencée du citoyen conscient en consommateur à pomper. Rien que du lourd et que du sévère, Evgeny Morozov a la dent dure et du coffre à faire peur. Touffu, dense,

érudit et malin en diable, son essai comporte un nombre considérable de discussions précises de travaux spécialisés. Humble usager naïf, maladroit et timoré d'un vieil ordi tuberculeux, je n'ai pas la moindre compétence pour évaluer la qualité de ces discussions et m'en garderai bien. Par contre, j'ai une longue pratique de l'analyse idéologique, et c'est sur ce plan que je puis dire quelque chose de son raisonnement qui ne soit pas entièrement du délire.

La thèse d'ensemble de Morozov est claire et forte. Le développement des nouvelles technologies s'est accompagné de celui de « deux idéologies » dont l'efficace se mesure à leur faculté d'occulter leurs fonctionnements et leurs impacts réels sur la vie individuelle et collective. La première, « le solutionnisme », décline de mille et une manières un idéologème qui rappelle les publicités pour le bricolage et qui pourrait s'énoncer comme suit : quel que soit votre problème, « l'Internet » en possède et en est la solution. La seconde, « le webcentrisme », place le numérique au centre du monde, tient dès lors tout ce qui fut avant sa naissance pour préhistorique et négligeable, balaie du revers de la souris toute critique à son endroit, soutient que « l'Internet » est stable et immuable, désigne pour simiesque et anormal tout individu et tout moyen d'expression autre. La Silicon Valley et les « geeks », cibles chéries de Morozov, sont les producteurs et propagateurs principaux de ces deux idéologies. Toutes deux concourent à voiler d'un écran de fumée les pratiques réelles de « l'Internet¹ ». Celui-ci apporte la liberté, la tolérance, la démocratie ; il incarne « la promesse d'une éternelle amélioration » de l'être humain et est ainsi le prolongement spontané des Lumières ; avec lui, il est devenu possible de s'enrichir en sauvant le monde et les autres d'eux-mêmes ; sous son aile, la souffrance, la pauvreté, la criminalité disparaîtront ; c'est sûr, il répondra dans l'avenir à tous les besoins des citoyens et des êtres humains. Manière de version technique de « la fin de l'histoire » et de prospectus de « la cité radieuse », il se présente comme une utopie en cours de réalisation, dont Morozov note qu'elle est venue remplacer le vide créé par la défaite des mouvements radicaux de revendication politique modernes. Au fil du temps, les deux idéologies susdites ont fusionné pour n'en faire qu'une seule. Or, toute idéologie fabrique un *autre* qui lui sert à la fois

de repoussoir et de faire-valoir. En l'occurrence, cet autre est repérable par des traits cumulatifs : il aime « les tensions, l'opacité, l'ambiguïté [...], l'imperfection », il tolère l'impureté, l'inachevé, l'erreur, l'inefficacité, le temps long, fort de quoi il est archaïque, casse l'ambiance et doit disparaître.

Morozov ne s'en tient pas à cette critique. Il pointe six pratiques ou programmes dans lesquels la conjugaison du solutionnisme et du webcentrisme joue un rôle central, et cliche les dérives qu'elles entraînent. L'exposé qu'il en donne ne cesse de confirmer que l'enfer est pavé de bonnes intentions. La promotion de la transparence, considérée comme une valeur intrinsèque, pousse l'utilisateur à tout dire de lui-même sans regard et sans contrôle sur ce que l'organisme qui le lui demande veut et peut faire de ses aveux ou renseignements. La possibilité de transformer des régimes politiques à partir de soulèvements pacifiques initiés par le web a débouché sur des échecs et des récupérations antidémocratiques notamment issues du fait que les formes nouvelles mises en place n'avaient aucune organisation solide et n'avaient pas été pensées pour une moyenne durée (voir la récupération et le devenir des « printemps arabes »). Fondée sur l'identification de ce que les usagers « veulent avoir » comme offre culturelle, l'accroissement de « l'efficacité dans le domaine culturel » conduit forcément à favoriser le conformisme au goût du jour et la mercantilisation de la culture. La réduction du crime par l'intermédiaire d'une surveillance généralisée des lieux, des mouvements, des passés, des ressources, des identités, des traits physiques, a mené très vite au sécuritarisme hystérique, à la militarisation des espaces publics et à la réduction des libertés individuelles. La définition de chaque individu, corps, esprit, vie intime et vie sociale compris, par un ensemble de traits mesurables (« *quantified self* ») le condamne à un autocontrôle obligatoire et constant (au moyen d'une montre électronique, par exemple) qui permettent un « suivi » permanent de son profilage commercial. L'introduction dans les navigateurs de jeux d'incitation, d'une « ludification » touchant les angoisses, les affects, les émotions et transformant tout en un principe d'action/récompense, crée des effets d'aliénation et d'addiction facilement exploitables. Pavlov aurait adoré ce monde-là, où l'individu est de plus en plus « transparent », c'est à dire résumé aux

données qui permettent de le transformer en client et en citoyen docile (il recevra des récompenses s'il achète et pense bien comme prévu), tandis que le pouvoir qui l'asservit est de plus en plus opaque et lointain.

De quelques façons d'envisager la suite

Fort bien, mais que faire ? Evgeny Morozov donne des moyens pour contourner ou contrecarrer la délégation de nos sentiments, de nos émotions, de nos pensées, de nos désirs les plus intimes et du choix de nos goûts à des machines fabriquées par des entreprises commerciales ou des organisations sociopolitiques qui, quoi qu'elles en disent, sont prioritairement motivées par l'obtention de profits et de pouvoirs maximaux. De ses travaux ressort que « *l'Internet* », comme il dit, mène vers un dressage de plus en plus insinuant et permanent des individus et des collectivités. La façon dont il déploie la *question numérique* lui donne une telle ampleur qu'il vient à penser que, même si un certain nombre d'utilisateurs lambda se transformaient en « hackers » capables de déjouer les techniques de séduction mercantile et de fichage politique, culturel, social ou commercial, cela resterait très insuffisant pour combattre le totalitarisme *soft* qui s'annonce (et qui, un peu partout, a déjà largement pointé le bout de son nez). La seule possibilité de parvenir à une réglementation susceptible de renouer avec les idéaux de démocratisation et d'émancipation de naguère serait que la question numérique soit prise en charge par l'ensemble des praticiens du numérique ou par un très large mouvement politique. Le degré de probabilité d'un tel sursaut ne m'apparaît pas très élevé dans les circonstances, ni d'un côté ni de l'autre. Il faut donc parier sur les capacités futures de la jeunesse à changer cette mentalité de rentiers de la désespérance humaine qui est celle de la gent politique contemporaine.

Que faire ?

Pour préparer le terrain, il serait bon de questionner la façon dont Morozov utilise le concept d'idéologie. Il le fait de deux façons. La première met en évidence ce que j'appellerai « l'idéologie numérique ». Elle pose que l'idéologie imprègne la fabrication même de l'objet intelligent. Pour Morozov, tout objet de ce type est « *un condensé d'idéologie politique* », et il ob-

serve que, « *à mesure que la technologie gagne en intelligence, l'espace laissé libre à l'interprétation [...] commence à se réduire, voire à totalement disparaître* ». Cet affaiblissement de la liberté herméneutique (et critique) se remarque dans les travaux et les mœurs universitaires contemporains. Le modèle épistémique du chercheur (et non pas, non plus du lecteur) actuel est celui du collectionneur, lequel, à défaut d'une idée, demande, trouve, ajoute un « lien » ou une « référence », et jouit de l'accumulation sans fin d'une collection qui le conserve et le prolonge². La seconde décrit ce que j'appellerai « l'idéologie circonstancielle du numérique ». Les analyses de l'éditorialiste de *Slate* montrent que l'idéologie colportée par Google, Facebook et al. favorise un individualisme vorace et castre toute velléité de solidarité réelle, laquelle il ne faut pas confondre avec des connivences occasionnelles, des synergies professionnelles, des corporatismes de goût et des mille amis virtuels que n'unissent que des *data* similaires qui permettront des envois de publicité et de propositions d'achats avec carte et bons points de fidélité. Elles expliquent également que c'est bien le capitalisme oligopolistique qui tient les brides, appliquant à très grande échelle son principe de séduction de tous les acheteurs possibles, quelle que soit l'épaisseur de leur portefeuille. En ce second cas, ce n'est pas du numérique que sourd une idéologie, c'est l'idéologie néolibérale qui a instrumentalisé le numérique. Ce n'est pas la même chose, et la différence n'est pas anodine, car elle mène vers des types de contre-attaque passablement différents. Une autre façon de penser la question consisterait à dire que le numérique a été dès toujours et reste plus que jamais le lieu d'une lutte dont la forme contingente oppose l'instrumentalisation néolibérale et des pratiques alternatives trop dispersées qui, entre autres pour cette raison, n'ont guère pour le moment gain de cause. Il n'est pas impossible que poser le problème en ces termes permettrait de donner un axe plus dynamique et plus historique au projet de reprise en mains citoyenne auquel Evgeny Morozov convie énergiquement ses lecteurs. ■

¹ Morozov reprend ici une formulation courante, avec son article défini typique (« *l'Internet* » ou « *le Web* »), notant qu'elle est elle-même une création idéologique : elle présente comme une chose unique ce qui en fait rassemble une multitudes d'actes et de pratiques divers.

² Walter Benjamin avait anticipé dès les années trente cette évolution du « conservateur », trouvant systématiquement une nouveauté l'assurant de son éternel recommencement.